

Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous
 De ne bouger non plus qu'un terme.
 Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
 Qui nous a pris Robin mouton.
 Chacun en répond sur sa tête.
 Guillot les crut, et leur fit fête.
 Cependant, devant qu'il fût nuit,
 Il arriva nouvel encombre :
 Un loup parut ; tout le troupeau s'enfuit.
 Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats ;
 Ils promettent de faire rage :
 Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage ;
 Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

.....

LIVRE DIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE ¹.

Les deux Rats, le Renard, et l'Oeuf.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE.

Ins, je vous louerois ; il n'est que trop aisé ;
 Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;

¹ Dans l'édition originale de 1678, cette pièce ne porte pas le titre de *fable*, mais celui de *discours*, et elle se trouve à la suite du livre III de la quatrième partie. La fable intitulée *l'Homme et la Couleuvre* forme la première partie du quatrième livre ; de sorte qu'on peut également supposer que ce discours termine le troisième livre de la quatrième partie, ou précède et commence le quatrième livre de cette quatrième partie ; c'est-à-dire qu'il termine le livre IX, ou commence le livre X des éditions actuelles. Les éditions d'Amsterdam de 1687, d'Anvers 1688, de Lyon 1694, n'ont rien changé à cet arrangement. Mais dans l'édition de 1709, faite à Paris par les libraires associés, et propriétaires des fables de La Fontaine, la première où l'on ait aboli la division par parties, et où l'on n'ait conservé que celle en livres, ce discours forme la fable première du livre X. Il en est de même dans l'édition in-4^o des œuvres de notre

En cela peu semblable au reste des mortelles,
 Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
 Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
 Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :
 Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
 Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
 Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,
 Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
 C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
 D'autres propos chez vous récompensent ce point :
 Propos, agréables commerces,
 Où le hasard fournit cent matières diverses ;
 Jusque-là qu'en votre entretien
 La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
 Laissons le monde et sa croyance.
 La bagatelle, la science,
 Les chimères, le rien, tout est bien : je soutiens
 Qu'il faut de tout aux entretiens :
 C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
 Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
 Et fait du miel de toute chose.

poète, imprimées en 1726. Cependant en 1729 les libraires associés qui étoient restés propriétaires des fables de La Fontaine en donnèrent une nouvelle édition, dans laquelle ils ont placé ce discours à la fin du livre IX : heureusement qu'ils n'ont point été imités en cela par les éditeurs postérieurs, qui se sont avec raison conformés à l'arrangement des éditeurs de 1709 et de 1726. C'est en effet toujours au commencement des livres, et non à la fin, que La Fontaine a placé ces dissertations ou ces réflexions générales, qui forment comme autant de discours préliminaires à plusieurs des divisions de son ouvrage.

Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
 Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
 De certaine philosophie,
 Subtile, engageante, et hardie.
 On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
 Oui parler ? Ils disent donc
 Que la bête est une machine ;
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
 Nul sentiment, point d'ame ; en elle tout est corps.
 Telle est la montre qui chemine
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
 Ouvrez-la, lisez dans son sein :
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
 La première y meut la seconde ;
 Une troisième suit : elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
 L'objet la frappe en un endroit ;
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle :
 L'impression se fait : mais comment se fait-elle ?

¹ Madame de la Sablière craignoit sur-tout le ridicule qui s'attache à la réputation de femme savante ; et La Fontaine se conforme à ses goûts en ayant l'air d'ignorer qu'elle fût au courant de la philosophie mise en vogue par Descartes. Instruite par Sauveur et Bernier, elle en savoit plus sur ces matières que notre poète. Elle mourut le 8 janvier 1683, laissant la réputation d'une des femmes les plus aimables et les plus instruites de son siècle. Nous avons donné d'amples détails sur ce qui la concerne dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 121 à 124, et 187 à 192 de l'édition in-8 ; ou t. I, p. 201 à 207, et t. II, p. 32 à 40 de l'édition in-18.

Selon eux , par nécessité ,
Sans passion , sans volonté :
L'animal se sent agité

De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse , joie , amour , plaisir , douleur cruelle ,
Ou quelque autre de ces états.

Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose :

Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens , et qui tient le milieu [l'homme
Entre l'homme et l'esprit ; comme entre Pluître et
Le tient tel de nos gens , franche bête de somme ;

Voici , dis-je , comment raisonne cet auteur :
Sur tous les animaux , enfants du Créateur ,
J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.
Or, vous savez , Iris , de certaine science ,

Que , quand la bête penseroit ,
La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet ni sur sa pensée.

Descartes va plus loin , et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.

Vous n'êtes point embarrassée
De le croire ; ni moi. Cependant , quand au bois
Le bruit des cors , celui des voix ,

N'a donné nul relâche à la fuyante proie ,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie ,

L'animal chargé d'ans , vieux cerf , et de dix cors ,
En suppose un plus jeune , et l'oblige , par force ,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.

Que de raisonnemens pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas , les malices , les tours ,
Et le change , et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs , dignes d'un meilleur sort !
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits

En danger , et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas ,
Elle fait la blessée , et va trainant de l'aile ,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas ,
Détourne le danger , sauve ainsi sa famille ;
Et puis , quand le chasseur croit que son chien la pille.
Elle lui dit adieu , prend sa volée , et rit
De l'homme qui , confus , des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde
Où l'on sait que les habitans
Vivent , ainsi qu'aux premiers temps ,
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains ; car , quant aux animaux ,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage ,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier :
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit : commune en est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;
Maint maître d'œuvre y court , et tient haut le bâton.

La république de Platon
 Ne seroit rien que l'apprentie
 De cette famille amphibie.
 Ils savent en hiver clever leurs maisons,
 Passent les étangs sur des ponts,
 Fruit de leur art, savant ouvrage;
 Et nos pareils ont beau le voir,
 Jusqu'à présent tout leur savoir
 Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
 Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :
 Mais voici beaucoup plus ; écoutez ce récit,
 Que je tiens d'un roi plein de gloire.
 Le défenseur du nord vous sera mon garant :
 Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;
 Son nom seul est un mur à l'empire ottoman :
 C'est le roi polonois ¹. Jamais un roi ne ment.
 Il dit donc que, sur sa frontière,
 Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
 Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,
 En renouvelle la matière.
 Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
 Jamais la guerre avec tant d'art
 Ne s'est faite parmi les hommes,
 Non pas même au siècle où nous sommes.
 Corps-de-garde avancé, vedettes, espions,

¹ Sobieski, vainqueur des Turcs à Choczim en 1673 : il passa quelque temps à Paris, et rechercha la société de madame de La Sablière, chez laquelle La Fontaine eut de fréquentes occasions de s'entretenir avec lui.

Embuscades, partis, et mille inventions
 D'une pernicieuse et maudite science,
 Fille du Styx, et mère des héros,
 Exercent de ces animaux
 Le bon sens et l'expérience.
 Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devoit
 Rendre Homère. Ah ! s'il le rendoit,
 Et qu'il rendit aussi le rival d'Épicure ¹,
 Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci ?
 Ce que j'ai déjà dit ; qu'aux bêtes la nature
 Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;
 Que la mémoire est corporelle ;
 Et que, pour en venir aux exemples divers
 Que j'ai mis en jour dans ces vers,
 L'animal n'a besoin que d'elle.
 L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
 Chercher, par le même chemin,
 L'image auparavant tracée,
 Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
 Sans le secours de la pensée,
 Causer un même événement.
 Nous agissons tout autrement :
 La volonté nous détermine,
 Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
 Je sens en moi certain agent ;
 Tout obéit dans ma machine
 A ce principe intelligent.
 Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
 Se conçoit mieux que le corps même :

¹ Descartes.

De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
 Mais comment le corps l'entend-il ?
 C'est là le point. Je vois l'outil
 Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?
 Eh ! qui guide les cieus et leur course rapide ?
 Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps ¹.
 Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts ;
 L'impression se fait : le moyen, je l'ignore ;
 On ne l'apprend qu'au sein de la divinité ;
 Et, s'il faut en parler avec sincérité,
 Descartes l'ignoroit encore.
 Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :
 Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
 Dont je viens de citer l'exemple,
 Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.
 Aussi faut-il donner à l'animal un point
 Que la plante après tout n'a point :
 Cependant la plante respire.
 Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux rats cherchoient leur vie ; ils trouvèrent un œuf.
 Le diné suffisoit à gens de cette espèce :
 Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
 Pleins d'appétit et d'allégresse,
 Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,
 Quand un quidam parut : c'étoit maître renard ;
 Rencontre incommode et fâcheuse :
 Car comment sauver l'œuf ? Le bien empaqueter ;

¹ Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

VING., *Æneid.*, VI, 727.

Puis des pieds de devant ensemble le porter,
 Ou le rouler, ou le traîner :
 C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.
 Nécessité l'ingénieuse
 Leur fournit une invention.
 Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
 L'écornifleur ¹ étant à demi-quart de lieue,
 L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras ;
 Puis, malgré quelques heurts ² et quelques mauvais pas,
 L'autre le traina par la queue.
 Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
 Que les bêtes n'ont point d'esprit !

Pour moi, si j'en étois le maître,
 Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfants.
 Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans !
 Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.
 Par un exemple tout égal,
 J'attribuerois à l'animal,
 Non point une raison selon notre manière,
 Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
 Je subtiliserois un morceau de matière,
 Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
 Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
 Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
 Que le feu ; car enfin, si le bois fait la flamme,
 La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
 Nous donner quelque idée ? et sort-il pas de l'or

¹ Celui qui cherche à vivre aux dépens d'autrui.

² Quelques chocs.

Des entrailles du plomb? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,

Et juger imparfaitement;

Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.

A l'égard de nous autres hommes,

Je ferois notre lot infiniment plus fort;

Nous aurions un double trésor :

L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,

Sages, fous, enfants, idiots,

Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux;

L'autre, encore une autre ame, entre nous et les anges

Commune en un certain degré;

Et ce trésor à part créé

Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,

Entreroit dans un point sans en être pressé,

Ne finiroit jamais quoique ayant commencé :

Choses réelles quoique étranges.

Tant que l'enfance dureroit,

Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit

Qu'une tendre et foible lumière :

L'organe étant plus fort, la raison perceroit

Les ténèbres de la matière,

Qui toujours envelopperoit

L'autre ame imparfaite et grossière ¹.

¹ Ce qui précède est un composé des idées d'Empédocle et de Platon, que La Fontaine mêle ensemble pour tâcher de s'expliquer à lui-même le système de Descartes sur l'ame des bêtes, contre lequel son bon sens naturel lui suggéroit des difficultés insolubles.

.....

FABLE II.

L'Homme et la Couleuvre ¹.

Un homme vit une couleuvre :

Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre

Agréable à tout l'univers!

A ces mots l'animal pervers

(C'est le serpent que je veux dire,

Et non l'homme; on pourroit aisément s'y tromper),

A ces mots le serpent, se laissant attraper,

Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,

On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre lui fit cette harangue :

Symbole des ingrats! être bon aux méchants,

C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents

Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,

Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourroit-on pardonner?

Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde

Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.

Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,

¹ *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 276 : *L'homme et la Couleuvre*.

C'est ton utilité , ton plaisir , ton caprice :
 Selon ces lois , condamne-moi ;
 Mais trouve bon qu'avec franchise
 En mourant au moins je te dise
 Que le symbole des ingrats
 Ce n'est point le serpent , c'est l'homme. Ces paroles
 Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.
 Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles.
 Je pourrais décider , car ce droit m'appartient ;
 Mais rapportons-nous-en ¹. Soit fait , dit le reptile.
 Une vache étoit là : on l'appelle ; elle vient :
 Le cas est proposé. C'étoit chose facile :
 Falloit-il pour cela , dit-elle , m'appeler ?
 La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?
 Je nourris celui-ci depuis longues années ;
 Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
 Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
 Le font à la maison retourner les mains pleines :
 Même j'ai rétabli sa santé , que les ans
 Avoient altérée ; et mes peines
 Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
 Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin
 Sans herbe : s'il vouloit encor me laisser paître !
 Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître
 Un serpent , eût-il su jamais pousser si loin
 L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
 L'homme , tout étonné d'une telle sentence ,
 Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit !
 C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.

¹ A quelqu'un que nous prendrons pour juge. Ellipse.

Croyons ce bœuf. Croyons ¹ , dit la rampante bête.
 Ainsi dit , ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
 Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête ,
 Il dit que du labeur des ans
 Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesants ,
 Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
 Qui , revenant sur soi , ramenoit dans nos plaines
 Ce que Cérés nous donne , et vend aux animaux ;
 Que cette suite de travaux
 Pour récompense avoit , de tous tant que nous sommes ,
 Force coups , peu de gré ² : puis , quand il étoit vieux ,
 On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
 Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.
 Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire
 Cet ennuyeux déclamateur ;
 Il cherche de grands mots , et vient ici se faire ,
 Au lieu d'arbitre , accusateur.
 Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge ,
 Ce fut bien pis encore. Il servoit de refuge
 Contre le chaud , la pluie , et la fureur des vents ;
 Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs :
 L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire ;
 Il courboit sous les fruits. Cependant pour salaire
 Un rustre l'abattoit : c'étoit là son loyer ;
 Quoique , pendant tout l'an , libéral il nous donne
 Ou des fleurs au printemps , ou du fruit en automne ,
 L'ombre l'été , l'hiver les plaisirs du foyer.

¹ Croyons ce qu'il nous dira ; rapportons-nous-en à son jugement. Ellipse.

² Peu de témoignage de satisfaction.

Que ne l'émondoit-on, sans prendre la cognée ?
 De son tempérament, il eût encor vécu.
 L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
 Voulut à toute force avoir cause gagnée.
 Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là !
 Du sac et du serpent aussitôt il donna
 Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :
 La raison les offense, ils se mettent en tête
 Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
 Et serpents.

Si quelqu'un desserre les dents,
 C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?
 Parler de loin, ou bien se taire.

.....

FABLE III.

La Tortue et les deux Canards ¹.

UNE tortue étoit, à la tête légère,
 Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
 Deux canards, à qui la commère
 Communiqua ce beau dessein,

¹ *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*,
 t. II, p. 112 : *Les deux Canards et la Tortue*.

Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire.
 Voyez-vous ce large chemin ?
 Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
 Vous verrez mainte république,
 Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.
 Ulysse en fit autant ¹. On ne s'attendoit guère
 De voir Ulysse en cette affaire.
 La tortue écouta la proposition.
 Marché fait, les oiseaux forgent une machine
 Pour transporter la pèlerine.
 Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
 Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise.
 Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
 La tortue enlevée, on s'étonne partout
 De voir aller en cette guise
 L'animal lent et sa maison,
 Justement au milieu de l'un et l'autre oison ².
 Miracle ! crioit-on : venez voir dans les nues
 Passer la reine des tortues.
 La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;
 Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
 De passer son chemin sans dire aucune chose ;

¹ Utile proposuit nobis exemplar Ulysses,
 Qui, domitor Trojæ, multorum providus urbes
 Et mores hominum inspexit.

HORAT., *epist.* 1, 2, v. 18-20.

Qui mores hominum multorum vidit et urbes.

Ibid., *Ars poet.*, v. 142.

² *Oison* n'a jamais signifié que le petit d'une oie, et par métaphore une personne simple et bornée.

Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscretion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sottise vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage ¹.

.....

FABLE IV.

Les Poissons et le Cormoran ¹.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payoient pension.
Sa cuisine alloit bien : mais, lorsque le long âge

¹ Issus de la même source ou d'une même lignée ou race. Le dictionnaire de l'Académie française du temps de La Fontaine dit que le mot *lignage* est vieux : notre poète l'aura sans doute rajouté ; car, depuis la publication de ses fables, aucun dictionnaire, sans en excepter celui de l'Académie française, n'a reproduit cette remarque : mais tous les lexicographes l'ont faite à l'égard du mot *parentage*, qui étoit vieux aussi, même lorsque La Fontaine écrivoit, et qui ne s'employoit qu'en vers. (Voyez la seconde édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, 1696, in-folio.)

² *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. I, p. 357 : *Le Héron, l'Écrevisse, et les Poissons*.

Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse ;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émute ¹ ;
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?
Êtes-vous sûr de cette affaire ?
N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?
Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous ? —
N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connoit les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traitres humains,
Sauvera votre république.

¹ *Émute* pour *émeute*, par licence poétique. (Voyez la note ² sur la fable VIII du septième livre.)

On le crut. Le peuple aquatique
 L'un après l'autre fut porté
 Sous ce rocher peu fréquenté.
 Là, cormoran le bon apôtre,
 Les ayant mis en un endroit
 Transparent, peu creux, fort étroit,
 Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre;
 Il leur apprit à leurs dépens
 Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
 En ceux qui sont mangeurs de gens.
 Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
 En auroit aussi bien croqué sa bonne part.
 Qu'importe qui vous mange, homme ou loup? toute panse
 Me paroît une à cet égard :
 Un jour plus tôt, un jour plus tard,
 Ce n'est pas grande différence.

.....

FABLE V.

L'Enfouisseur et son Compère ¹.

Un pincemaille ² avoit tant amassé
 Qu'il ne savoit où loger sa finance.

¹ Abstemius, 169.

² Il y a *pince-maille* dans la grande et belle édition de M. Didot aîné, 1802, in-folio; mais dans les éditions de 1787 et 1813 du même imprimeur, ce mot est écrit sans division, comme dans l'édition originale de La Fontaine et dans le dictionnaire de Nicot. L'Académie française, dans son diction-

L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
 Le rendoit fort embarrassé
 Dans le choix d'un dépositaire;
 Car il en vouloit un, et voici sa raison :
 L'objet tente; il faudra que ce monceau s'altère
 Si je le laisse à la maison :
 Moi-même de mon bien je serai le larron ¹. —
 Le larron! Quoi! jouir, c'est se voler soi-même?
 Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
 Apprends de moi cette leçon :
 Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire;
 Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
 Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire?
 La peine d'acquérir, le soin de conserver,
 Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. —
 Pour se décharger d'un tel soin,
 Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin :
 Il aima mieux la terre; et, prenant son compère,
 Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
 Au bout de quelque temps l'homme va voir son or :
 Il ne retrouva que le gîte.
 Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
 Lui dire : Apprêtez-vous; car il me reste encor
 Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
 Le compère aussitôt va remettre en sa place

naire, nous paroît avoir eu tort de séparer par un trait les deux mots qui forment ce mot composé. Il signifie un avare. La *maille* étoit autrefois la plus petite monnaie de cuivre, et équivaloit à une obole.

¹ Ipsum te fraudas cibo.

PHÉDRA., fab. xix, lib. IV.

L'argent volé ; prétendant bien
 Tout reprendre à-la-fois , sans qu'il y manquât rien.
 Mais , pour ce coup , l'autre fut sage :
 Il retint tout chez lui , résolu de jouir,
 Plus n'entasser , plus n'enfouir ;
 Et le pauvre voleur , ne trouvant plus son gage ,
 Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

.....

FABLE VI.

Le Loup et les Bergers ¹.

UN loup rempli d'humanité
 (S'il en est de tels dans le monde)
 Fit un jour sur sa cruauté,
 Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
 Une réflexion profonde.
 Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
 Le loup est l'ennemi commun :
 Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte,
 Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
 C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte ²,

¹ Philibert Hegemon, fable xx, *des Pasteurs et du Loup*.

² Edgard, roi d'Angleterre, qui régnoit vers le milieu du dixième siècle, fit faire tous les ans de grandes chasses pour la destruction des loups, et convertit le tribut en argent, que son

On y mit notre tête à prix.
 Il n'est hobereau qui ne fasse
 Contre nous tels bans ¹ publier ;
 Il n'est marmot osant crier
 Que du loup aussitôt sa mère ne menace ².
 Le tout pour un âne rogneux,
 Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
 Dont j'aurai passé mon envie.
 Eh bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :
 Paissions l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
 Est-ce une chose si cruelle ?
 Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ?
 Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
 Mangeant un agneau cuit en broche.
 Oh ! oh ! dit-il, je me reproche
 Le sang de cette gent : voilà ses gardiens
 S'en repaissant ³ eux et leurs chiens ;
 Et moi, loup, j'en ferai scrupule !

prédécesseur Athelstan avoit imposé aux souverains de la principauté de Galles, en un tribut annuel de trois cents têtes de loups. Par ces moyens Edgard détruisit les loups dans toute l'Angleterre. (Voyez Hume's, *Hist. of England*, ch. II, t. I, p. 127.)

¹ Mandement fait à cris publics pour ordonner ou défendre quelque chose.

² Allusion à la fab. xvi du liv. IV, intitulée *Le Loup, la Mère, et l'Enfant*.

³ VAR. *S'en repaissant*, dans toutes les éditions modernes. Mais cette leçon n'est autorisée par aucune des éditions originales. (Voyez à ce sujet, au volume précédent, la note sur la fable xvi du livre VII, p. 242.)

Non, par tous les dieux, non; je serois ridicule :
 Thibaut l'agnelet ¹ passera,
 Sans qu'à la broche je le mette;
 Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
 Et le père qui l'engendra!

Ce loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie
 Faire festin de toute proie,
 Manger les animaux; et nous les réduirons
 Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons!
 Ils n'auront ni croc ni marmite!
 Bergers, bergers! le loup n'a tort
 Que quand il n'est pas le plus fort:
 Voulez-vous qu'il vive en ermite?

.....

FABLE VII.

L'Araignée et l'Hirondelle ².

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
 Par un secret d'accouchement nouveau ³,

¹ C'est-à-dire le petit agneau qu'on nomme Thibaut. La réunion de ces deux mots *Thibaut-Agnelet* forme le nom du berger dans l'ancienne farce de maistre Pierre Pathelin, p. 15 de l'édition de Coustelier, 1723, in-12.

² Abstemijs, 4.

³ Jupiter, incommodé d'un violent mal de tête, implora le secours de Vulcain, qui, d'un coup de hache, fit sortir de son cerveau la déesse de la Sagesse tout armée.

Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
 Entends ma plainte une fois en ta vie ¹!
 Progné ² me vient enlever les morceaux;
 Caracolant, frisant l'air et les eaux,
 Elle me prend mes mouches à ma porte:
 Miennes je puis les dire; et mon réseau
 En seroit plein sans ce maudit oiseau:
 Je l'ai tissu de matière assez forte.
 Ainsi, d'un discours insolent,
 Se plaignoit l'araignée autrefois tapissière,
 Et qui lors étant filandière
 Prétendoit enlacer tout insecte volant.
 La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
 Malgré le bestion ³ happoit mouches dans l'air,

¹ Ovid., liv. VI.

² L'hirondelle, qui, dans la mythologie, provenoit de Progné, sœur de Philomèle. (Voyez la note de la fable xv du livre III.)

³ Ce mot n'appartient pas, comme on l'a dit, à notre vieux langage; il est dérivé de l'italien: mais au lieu d'être, comme dans cette langue, un augmentatif, notre poète en fait un diminutif. *Il bestione* signifie en italien une bête grosse ou grande. Dans la seconde édition du dictionnaire de l'Académie française, 1696, in-folio, t. I, p. 60, on trouve cependant le mot *bestions*, mais au pluriel seulement; et il est dit que ce mot signifie particulièrement des bêtes sauvages, et qu'il ne s'emploie guère qu'en parlant des tapisseries qui représentent ces sortes de bêtes, *tapisseries de bestions*. Ce mot, aujourd'hui même, au pluriel, est hors d'usage: le mot propre, pour signifier un petit animal, une petite bête, est *bestiole*, qui a remplacé *bestelette*, qu'on trouve encore dans le dictionnaire de Nicot, p. 77, édit. 1606, in-folio.

Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie ¹,
 Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
 D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
 Demandoient par des cris encor mal entendus.

La pauvre aragne ² n'ayant plus
 Que la tête et les pieds, artisans superflus,
 Se vit elle-même enlevée :

L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
 Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :

L'adroit, le vigilant, et le fort, sont assis

A la première ; et les petits

Mangent leur reste à la seconde.

.....

FABLE VIII.

La Perdrix et les Coqs.

PARMI de certains coqs, incivils, peu galants,

Toujours en noise, et turbulents,

Une perdrix étoit nourrie.

Son sexe, et l'hospitalité,

De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,

Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté :

¹ Ipsasque volantes
 Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.

VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 16, 17.

² Vieux mot, pour araignée, qu'on trouve encore employé dans Coquillard et dans Ronsard.

Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
 Ce peuple, cependant, fort souvent en furie,
 Pour la dame étrangère ayant peu de respect ¹,
 Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.

D'abord elle en fut affligée ;

Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée

S'entrebattre elle-même et se percer les flancs,

Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;

Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :

Jupiter sur un seul modèle

N'a pas formé tous les esprits ;

Il est des naturels de coqs et de perdrix.

S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie

En plus honnête compagnie.

Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;

Il nous prend avec des tonnelles,

Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :

C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

.....

FABLE IX.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

QU'AI-JE fait, pour me voir ainsi

Mutilé par mon propre maître ?

¹ VAR. *Respect*, dans toutes les éditions modernes ; mais dans les éditions originales, et même dans celle de 1729, le *t* se trouve retranché ; et il est écrit *respec* pour la rime, et par licence poétique. Il y a d'autres exemples du même retranchement pour le même mot dans les poètes de ce temps.

Le bel état où me voici !
 Devant les autres chiens oserai-je paroître ¹ ?
 O rois des animaux , ou plutôt leurs tyrans ,
 Qui vous feroit choses pareilles !
 Ainsi crioit Mouflar ² , jeune dogue ; et les gens ,
 Peu touchés de ses cris douloureux et perçants ,
 Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
 Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
 Qu'il y gagnoit beaucoup ; car , étant de nature
 A piller ses pareils , mainte mésaventure
 L'auroit fait retourner chez lui
 Avec cette partie en cent lieux altérée :
 Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui ,
 C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre ,
 On le munit , de peur d'esclandre.
 Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin ³ ;
 Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main ,
 Un loup n'eût su par où le prendre.

¹ VAR. Édit. 1678 et 1729 : *Parêtre*. La Fontaine a écrit ainsi pour la rime et par licence poétique. (Voyez la fable XIV du livre VIII , qui présente un exemple semblable.)

² Corps à grosse tête , du mot mufler. Ce nom est encore emprunté de Rabelais , I. II , ch. XII.

³ D'un collier. « *Gorgerin* , dit Nicot dans son dictionnaire , « est la pièce que l'homme de guerre met autour de sa gorge : « ce qu'on dit en fait de haubert ou *maille-gorgerin* , on l'appelle hausse-col en fait de lame de fer. »

FABLE X.

Le Berger et le Roi ¹.

DEUX démons à leur gré partagent notre vie ,
 Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
 Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
 Si vous me demandez leur état et leur nom ,
 J'appelle l'un , Amour ; et l'autre , Ambition.
 Cette dernière étend le plus loin son empire ;
 Car même elle entre dans l'amour.
 Je le ferois bien voir ; mais mon but est de dire
 Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
 Le conte est du bon temps , non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs ,
 Bien broutant , en bon corps , rapportant tous les ans ,
 Grace aux soins du berger , de très notables sommes.
 Le berger plut au roi par ces soins diligents.
 Tu mérites , dit-il , d'être pasteur de gens ² :
 Laisse là tes moutons , viens conduire des hommes ;
 Je te fais juge souverain.
 Voilà notre berger la balance à la main.

¹ *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman* , t. II , p. 214 à 225 : *L'Hermite* ; et t. III , p. 123 : *Histoire d'un Lion et d'un Renard* , p. 123 à 173.

² Expression empruntée d'Homère.